

Lille,  
le 29 novembre 1976

## **Quelques nouvelles sur PAPA.**

Chers frères et sœurs,

Je commence cette lettre le 29 novembre, au jour anniversaire de la mort de Papa. Cinquante ans déjà ! C'est bien ancien et nos souvenirs sont un peu lointains. Aussi ai-je pensé que, ayant connu Papa de plus près, je me devais de mettre par écrit à l'usage de tous, les souvenirs que je garde de lui.

C'est à la fin de l'hiver 1883 que naquit à Marcq en Baroeul celui qui devait être notre Papa (8 février 1883). Il naissait dans cette grande maison où nous avons connu Bonne-Maman VANDERHAGHEN. Les parents venaient de s'installer dans cette maison toute neuve qu'ils avaient fait bâtir auprès de la Brasserie. Henri arrivait le 4<sup>ème</sup> de sa famille, après Alexandre, Maurice et Amélie. L'année suivante naissait Gabrielle, la petite sœur à qui il reste toujours très attaché.

Après les classes primaires à la Sagesse de la place aux Bleuets, à Lille, il fit des études secondaires au collège Saint Joseph : assez brillamment, semble-t-il. Bonne Maman racontait qu'il était très fier, à certains jours d'hiver de rentrer du collège avec une décoration : alors il relevait le pan de sa pèlerine afin de la rendre bien visible pour la joie de sa mère.

Quelques années plus tard, quand il fallut aborder les études de chimie, il était un peu déconcerté par les symboles de cette science nouvelle. Il a fallu des leçons patientes et persévérantes de Gabrielle, sa sœur cadette, pour le remettre à flot. Il couronna ses études par une brillante philo qui fut sanctionnée par un solennel « Prix de Philosophie », avec une médaille offerte par les Anciens. Très jeune, il avait perdu son père (1888) et toujours il fut un fils très délicat, travaillant avec ardeur pour la consolation de sa maman.

Sorti du collège en 1900, il commença les études scientifiques à l'Ecole Industrielle de la catho, où il obtient le diplôme d'Ingénieur HEI. Puis c'est le service militaire où il retrouva son ami Jean Dubus, qui une fois ou l'autre à l'occasion de manœuvres, l'emmena à Orchies. Dans la grande maison familiale, il retrouva l'oncle Ulric, le chef de Bataillon Dubus, et aussi une certaine petite Claire, de trois ans plus jeune que lui, pour qui il a beaucoup de sympathie.

Après le service militaire, il a fait un an à l'Ecole de Brasserie de Nancy où ses camarades, intrigués par un nom flamand, l'avaient surnommé « Van... du Nord » !

C'est en 1908 seulement que Bonne-Maman, après 20 ans de direction de la Brasserie, laissait les rennes à ses fils et associait Henri à ses frères pour diriger l'affaire de famille. Il avait alors 25 ans.

Cette année-là, sa sœur Amélie qui a épousé Léon Lefort, meurt en couches après avoir mis au monde son 3<sup>ème</sup> enfant. Ce deuil, très profondément ressenti en famille, resserrera encore les liens d'affection entre Henry, Gabrielle et leur maman. La petite Marie Lefort qui survivra à la mort de sa mère, sera toujours pour Henry, une nièce affectionnée.

Deux ans plus tard, encouragé par Charles Delesalle, maire de Lille, Papa renoue des liens d'amitié avec la famille Dubus et prépare le mariage avec Claire. Par sa femme, Charles Delesalle était parent des deux côtés. Au cours des fiançailles, Bon-Papa Dubus meurt subitement à Vichy, le 12 août 1910. Le mariage aura lieu quand même à Orchies, mais avec une ombre de deuil. (16 octobre 1910)

Heureux foyer où les enfants ne tardèrent pas à arriver : Henri en 1911, Mimi en 1912, Robert en 1914. Dix mois après leur mariage Papa et Maman se sont installés rue Sébastopol à Marcq n°35, maison que nous avons connue jusque ces dernières années sous le nom de maison de « Maurice ».

1914, c'est la guerre ! Papa est mobilisé ; il part avec sa voiture personnelle qui est réquisitionnée par l'armée, cela lui vaut d'être affecté dans une Compagnie du Train. Jeune Maréchal des Logis, il est affecté peu après comme chauffeur au Grand Etat Major de Joffre à Chantilly (hôtel du Grand Condé). L'année suivante, au cours d'un déplacement en service, il est pris sous un bombardement et en reçoit un éclat d'obus dans son pare-brise. Une parcelle de verre vient le blesser à l'œil gauche. Malgré l'hémorragie et l'aveuglement, il arrive à ranger sa voiture sur le bord de la route. Cela lui vaut la Croix de Guerre avec une citation.

Mais il faut soigner le blessé, plusieurs semaines à l'hôpital militaire, puis une convalescence prolongée qui lui permet de retrouver son cousin Jacques Verley à Saint Lunaire, puis à Amiens la tante Jules Dubus, et ses deux filles Gaby et Marcelle.

Impossible de retourner dans le Nord, le pays est occupé. Là-bas à Marcq, Maman souffre de l'occupation : la nourriture est très rationnée et la santé des enfants est compromise. Maman demande à être en pays libre (février 1917). Après une mise en quarantaine à Roubaix, puis un long et pénible voyage à travers l'Est de la France, l'Allemagne et la Suisse, on arrive à Evian. Le jeune Gabriel Vanderhaghen (6 ans) a été joint à notre groupe. En arrivant en France, on le remet à son Père.

Papa nous rejoint à Lyon, et de là nous conduit à Marseille puis à Cannes. Après quelques jours à l'hôtel, Maman se fixe avec ses enfants et Raymonde, la jeune bonne qui nous accompagnait depuis le Nord, dans l'appartement de la route d'Antibes. Appartement au 1<sup>er</sup> étage, avec sortie de plain pied en arrière sur la colline. C'est ce qu'on a appelé « la maison Reybaut ». Au printemps Papa revient nous voir en permission. Entre-temps, il a gagné les galons de sous-lieutenant. Les enfants sont très fiers de retrouver leur Papa « un monsieur qui a des galons dorés ». On garde de lui en ce temps là une photo que Maman a conservée sur sa table de nuit jusqu'au dernier jour. Sur cette photo, Papa a l'air grand et élancé : c'est une illusion d'optique, il était plutôt petit

(1.65m) et très large d'épaule. Quelques permissions en été puis à Noël lui ont permis de passer les fêtes en famille.

L'année suivante, au mois de juillet 1918, la famille quitte la maison Reybaut et s'installe dans une villa avec un grand jardin, nommé le « Chalet Suzy ». C'est là que Michel viendra au monde le 28 septembre 1918. Papa était au loin, et sur les consignes de Maman, j'ai écrit une lettre à Papa pour lui raconter la naissance du petit frère. Quarante ans plus tard, Maman montrait encore cette lettre écrite à l'encre rouge, que Papa a conservée dans ses archives.

En janvier 1919, Tante Gabrielle se rend à Rome pour sa profession solennelle et passe par Cannes. Papa et Bonne Maman Vanderhaghen la rejoignent à la gare de Cannes et l'accompagnent jusqu'à Menton. Petit garçon de 8 ans, j'ai la chance d'être du voyage.

Cette année-là, Henri et Mimi se préparent à la première communion. Papa revient et participe à la fête (1<sup>er</sup> février 1919). En mars suivant, il est démobilisé et vient nous rejoindre à Cannes. Avec lui et Bonne Maman, nous faisons le retour au pays.

A peine rentré, Papa se met au travail à la Brasserie. Il doit tout reconstituer, après les destructions de la guerre et le pillage des occupants. On rebâtit sur des données nouvelles : fermentation basse dans des foudres en acier vitrifié, ce qui améliore beaucoup la qualité. A cette époque, on lance les nouvelles bières blondes et brunes (Hans Bruner). En tout cela, Papa travaille avec ses frères, l'Oncle Maurice s'occupe de commercialiser la bière, mais l'influence de Papa a été prépondérante pour donner à l'entreprise un dynamisme moderne.

Dès son retour dans le Nord, Papa a acheté une voiture d'occasion (les voitures étaient rares à cette époque !). En 1920, elle est remplacée par une Chenard rouge avec strapontins où les parents peuvent caser toute leur petite famille qui ne cesse de s'accroître : en 1920, c'est la naissance de Jean, (25 mai), en 21, celle de Cécile (31 juillet). En mars 1922, notre petite Cécile, de santé délicate est emportée par une mauvaise grippe. (2 mars 1922).

L'été suivant, on est en vacances à Hardelot, Papa aimait entretenir lui-même sa voiture, je l'aidais dans son travail. On plongeait sous la voiture, et à l'aide d'une pompe, on bourrait de graisse tous les graisseurs de la voiture : on s'en barbouillait les mains jusqu'au coude !

Un beau jour de ces vacances à Hardelot, Papa met en route sa voiture avec la manivelle : un retour de manivelle est venu lui heurter l'avant-bras et causer une fracture. Plus de voiture et Papa malade : les vacances furent tristes. On invite l'Oncle Alexandre, puis Maurice fils pour prendre le volant et assurer les vacances de la famille.

\*\*\*

La maison de Marcq devenait trop petite : Maman attendait son 7<sup>ème</sup> enfant. On décide alors de chercher une demeure plus grande. A cette époque, la maison de la Tante Alfred Vanderhaghen, près du Pont Neuf à Lille se trouvait en liquidation : on ne sait comment la partager entre les 10 héritiers. Papa décide de racheter la part des autres et se porte acquéreur de la maison. De gros travaux vont la rendre plus moderne et plus confortable. C'est alors qu'on perce le couloir pour aboutir à l'escalier montant et à la grille en fer forgé qui donne sur la rue du Pont Neuf.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1922, on s'installe dans la maison et malgré les fatigues de sa maternité prochaine, Maman dirige l'installation, non sans danger pour sa santé et celle du bébé. A Noël suivant, elle nous donnera un gentil petit frère qu'on appellera Etienne, l'enfant tant désiré et tant attendu. Il restera l'enfant très aimé de sa maman. Après cette ribambelle de garçons, une aimable petite sœur vint apporter un sourire à la famille : c'est la naissance de Françoise. (12 juin 1924)

De tout temps, Papa a toujours aimé les voyages et le tourisme. Dès sa jeunesse, il avait fait bien des voyages avec sa sœur Gabrielle, avec Louis Selosse, avec les cousins et cousines Mulliez. Voyages à pieds, bien souvent !

Avec Louis Selosse fils, il se lance dans l'exploration du bord de mer : il parcourt à pieds toute la côte de Dunkerque au Havre. En passant l'estuaire de la Somme, nos deux voyageurs s'engagent sur un banc de sable, puis rencontrent un chenal, peu profond d'ordinaire, mais grossi par la marée. Ils s'avancent à pieds, l'eau monte aux genoux, à la ceinture, à la poitrine : effrayés du danger, ils appellent au secours, un pêcheur les entend et vient à leur aide avec une barque. Il leur dit : « avec la marée montante, vous n'auriez pas pu passer, vous avez failli y rester ! ». Mais cela n'arrête pas nos deux voyageurs, on se sèche, et on repart avec le sourire.

Plus tard, avec ses enfants, Papa réalisera une autre aventure. C'est au cours de l'été 1923, on a résolu de suivre à pieds tout le cours de la Semois, de Bouillon à Monthermé. Papa, Maman, Henri, Mimi, Robert et notre fidèle amie Marie Lefort, tout le monde sac au dos, trois jours durant avons marché sur les crêtes des Ardennes et le long de la rivière, dans l'émerveillement de ces boucles savantes découpées par un cours d'eau aux flots cristallins... Et Robert, le plus jeune à 8 ans n'était pas le dernier à courir en avant, porteur d'un petit sac, taillé tout juste à la largeur de ses épaules.

Depuis ce jour, Marie Lefort venait à chaque vacance passer quelques semaines avec nous. Papa était content de retrouver l'enfant de sa sœur Amélie, et nous, tout heureux d'avoir avec nous une grande cousine qui était pour nous une sœur aînée.

Plus tard, on ne manquait pas de faire, à l'intérieur des terres ou sur les falaises du bord de mer, des excursions passionnantes dont Papa était toujours le grand animateur (les bords de l'Orne, le Cap Fréhel en Bretagne). Avant de partir en excursion, Papa m'appelait à consulter la carte. Etudiant point par point la carte d'Etat-major, nous préparions ensemble l'itinéraire. C'est auprès de lui que j'ai pris le goût d'étudier les cartes. Deux jours avant sa mort, Papa avait reçu une revue du Club Alpin Français qui montrait une méthode nouvelle pour réaliser les cartes (1/50 000<sup>ème</sup> en couleurs). Longuement il m'expliqua la méthode pour réaliser ces courbes de niveau. Ce fut ma dernière conversation avec lui.

Le lendemain Papa était malade, il fit appeler Michel pour lui lire le journal. Quel intérêt pouvait-il prendre à la lecture tâtonnante d'un enfant de 8 ans ? Mais il se passionnait de voir les efforts et les progrès de son petit garçon.

Il suivait ses enfants avec sollicitude et s'ingéniait à les faire grandir. Bien des années, Robert était peu doué pour les études, mais très adroit de ses mains. Il avait à peine 7 ans, quand Papa

lui offrit un petit établi juste à sa taille, avec des outils de menuisier. Robert s'en est servi à merveille. A 12 ans, il faisait de petits meubles en bois découpé : à 14 ans il construisait de ses propres mains un poste de radio à 2 lampes !

Papa s'ingéniait aussi à nous trouver des vacances passionnantes : 1921, Duinbergen en Belgique, 1924 le Tréport, 1925 Villerville en Normandie, 1926 Saint Enogat, près de Dinard. On excursionnait beaucoup aux environs, visitant toute la région et exploitant toutes les ressources du tourisme régional. La dernière année (janvier 1926) Papa avait acheté une grosse « Chenard et Walker » 16 cv. Une magnifique torpédo, qui n'avait d'équivalent que nos DS d'aujourd'hui.

Papa travaillait beaucoup à la Brasserie, il faisait ses routes de bureau en voiture et en dehors des vacances, prenait peu d'exercice. Un beau jour de novembre 1926, il prit une petite grippe sans importance, qui bientôt se transforma en congestion cérébrale. Un samedi soir, il perdit connaissance : les soins pressés du Dr Aubert n'y firent rien. Il reçut l'Extrême Onction du curé de la paroisse... La journée du dimanche se passe entre une inquiétude mortelle et quelques lueurs d'espérance. Le lundi à 6 heures du matin, il s'éteignait sans reprendre connaissance. Nous étions auprès de lui, Maman et les trois aînés, courageux mais bien bouleversés.

Le deuil fut très pénible : nous étions 7 enfants à la maison. Maman attendait le 8<sup>ème</sup>. La naissance d'Henriette le 3 février 27 amena un sourire de joie au milieu de bien des tristesses. La famille resta longtemps marquée par le deuil.

\*\*\*

Les oncles Alexandre et Maurice mirent tout leur dévouement à apporter à Maman un sérieux concours financier, suivant les clauses du contrat d'association. Bonne-Maman nous recevant tous les dimanches nous apporta un très grand soutien moral.

Avec le recul des années, je garde le souvenir d'un Papa joyeux et gentil, très délicat pour sa femme et très soucieux du progrès de ses enfants.

Avec Maman, il faisait un très beau ménage : en 15 ans que je les ai vus vivre ensemble, je n'ai jamais entendu, ni un mot plus vif que l'autre, ni l'ombre d'une dispute. Et Maman elle-même, en 47 ans de veuvage, n'a jamais eu un jugement défavorable sur son mari, pas un mot qui puisse l'amoindrir.

La veille de sa mort, elle me disait encore : « je vais rejoindre Papa ».

Par delà la mort, un modèle d'amour...

Henry S.J.

*Henri Vanderhaghen, né le 8 février 1883 à Marcq en Baroeul*

*et*

*Claire Dubus, née le 3 avril 1886 à Orchies*

*Se sont mariés le 15 octobre 1910 à Orchies.*

Ils ont donné naissance à 9 enfants :

- |   |              |  |
|---|--------------|--|
| 1 | Henri        | né le 6 octobre 1911 à Marcq en Baroeul  |
| 2 | Marie Amélie | née le 30 octobre 1912 à Marcq en Baroeul  |
| 3 | Robert       | né le 26 mars 1914 à Marcq en Baroeul, décédé le 31 décembre 1929 à Seclin           |
| 4 | Michel       | né le 28 septembre 1918 à Cannes   |
| 5 | Jean         | né le 25 mai 1920 à Marcq en Baroeul   |
| 6 | Cécile       | née le 31 juillet 1921 à Marcq en Baroeul, décédée le 2 mars 1922 à Marcq en Baroeul |
| 7 | Etienne      | né le 25 décembre 1922 à Lille   |
| 8 | Françoise    | née le 12 juin 1924 à Lille  |
| 9 | Henriette    | née le 3 février 1927 à Lille  |